

POLAR

KRIS NELSCOTT



Blanc sur noir

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Luc Baranger

 **l'aube**
NOIRE

BLANC SUR NOIR

La collection *l'Aube noire poche*
est dirigée par Manon Viard

Titre original : *Thin Walls*

© Kristine K. Rusch, 2002

© Kristine K. Rusch, 2017

© Éditions de l'Aube, 2006
pour la traduction française,
et 2018 pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2982-0

Kris Nelscott

Blanc sur noir

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Luc Baranger

éditions de l'aube

DE LA MÊME AUTEURE

Dans la même série, chez le même éditeur

LA ROUTE DE TOUS LES DANGERS, 2018

À COUPER AU COUTEAU, 2018

Remerciements

Je n'aurais sûrement pas pu écrire *Blanc sur Noir* sans l'aide de la remarquable collection du musée de la Radio de Chicago et sans celle de la bibliothèque Harold Washington. De plus, la série des aventures de Smokey Dalton n'aurait jamais vu le jour sans le soutien de ces gens merveilleux qui travaillent pour ma maison d'édition : St Martin's Press, et tout particulièrement Kelley Ragland, dont l'œil de lynx, en tant qu'éditrice, a fait en sorte que chacun de mes ouvrages soit aussi bon que possible. Pour figurer les détails, j'ai bénéficié du concours de Paul Higginbotham, de Steve et Jenny Braunginn, ainsi que de celui de mon mari, Dean Wesley Smith. Je vous remercie tous de votre aide.

*À mon neveu, Knute L. Hofsommer.
Amicalement.*

« On est à Chicago, c'est l'Amérique ! »
Le maire, Richard J. DALLE, 1968.

Le jour où tout a commencé, j'étais dans mon petit appartement. Bras croisés, le mur blanc semblait absorber mes pensées. Sous la fenêtre, le radiateur, pris de gargouillis aux accents métalliques, chauffait tellement qu'il m'incommodait.

Ce système de chauffage, je l'exécrais. Tantôt la chaleur devenait insupportable, tantôt la température chutait à un point tel que Jimmy et moi grelottions et devions aller chercher des pulls. Si les murs de brique étaient bien isolés, c'était loin d'être le cas des fenêtres. Par les jours de grand vent, un courant d'air s'immisçait et agitait les rideaux. Une opération calfeutrage s'imposait, mais je ne m'en étais pas encore occupé. J'avais une certaine aversion à entretenir un appartement dont je n'étais pas propriétaire.

Midi venait de sonner en ce 6 décembre 1968 et je n'étais pas vraiment dans mon assiette. Amos Bonet,

le père d'un enfant du quartier, m'avait demandé de me joindre à son groupe de parents, de façon à « avoir un sapin pour Noël ».

J'allais lui répondre que l'idée me séduisait quand je compris soudain qu'il parlait d'en voler un.

« Ça reste de la bricole, dit Amos. On fait ça tous les ans. Et on s'est jamais fait piquer. »

Le problème, ce n'était pas de se faire piquer, le problème, c'était que ça restait du vol, et du vol de sapin de Noël de surcroît, un acte que, symboliquement parlant, je n'appréciais que très moyennement.

Avant que j'aie le temps de répondre quoi que ce soit, Amos avait ajouté :

« C'est pas comme si on volait un particulier. On va dans un parc national du Wisconsin et on ne coupe que quelques petits arbres. Ce n'est pas comme si on volait des exploitants forestiers. »

Ben voyons !

« On s'en fait une fête, et chacun attend ce moment-là avec impatience. Je me suis dit que tu aimerais en être. »

Avant de monter chez moi, je m'étais arrangé pour remercier Amos de son attention. Loin de moi l'idée, par un jugement catégorique, de décourager une tradition locale.

Je me sentais moins chez moi dans cet appartement qu'au cours de l'été dernier, quand je l'avais partagé avec les sept membres de la famille Grimshaw. Bien que nous

vivions alors les uns sur les autres, Althea avait réussi à garder propres le salon et la petite cuisine où il y avait toujours un truc sur le feu. On sentait qu'il y avait de l'amour dans cet appart.

À présent, il paraissait bien vide. Sûrement parce que les Grimshaw avaient emporté la plupart de leurs meubles quand ils avaient déménagé vers une maison plus en adéquation avec la taille de leur famille. Le mobilier que j'avais trouvé était loin de remplir l'espace. Nous avions un canapé très fatigué, recouvert d'une couverture aux motifs orientaux dont Althea nous avait fait cadeau, une table basse en aggloméré qui aurait eu besoin d'être rénovée, et deux lampadaires dépareillés. Le seul truc neuf que j'avais acheté, c'était ce poste de télé noir et blanc, avec un écran de soixante centimètres. Il trônait dans le coin près de la porte qui donnait sur le couloir.

L'idée de faire un sapin me paraissait inhabituelle. Quand j'habitais encore à Memphis, j'avais toujours célébré cette fête avec des amis, mais je n'avais jamais fait d'efforts exceptionnels, c'est-à-dire que je n'avais pas mis de décoration ni fait de sapin. En règle générale, je donnais un coup de main à mon copain Henry Davis qui, pour sa paroisse, s'occupait du Noël des déshérités. Cela lui dégageait du temps pendant la période des fêtes, qu'il pouvait passer auprès de sa famille.

Cette année s'annonçait différente. Déjà que j'avais à peine assez d'argent pour payer le loyer, je me voyais

mal en dépenser pour acheter des cadeaux, concocter un repas de réveillon et acheter le nécessaire pour décorer un sapin.

Je sursautai quand on frappa à la porte. Ce devait être Amos. Il commençait à devenir très familier. Il fallait interpréter son invitation à aller voler un arbre de Noël comme un signe d'acceptation de ma personne. Mais, franchement, je ne pouvais concevoir de célébrer dans mon salon la paix et la lumière sur terre autour d'un sapin volé.

J'ouvris la porte sans prendre la peine de regarder par le judas et je fus surpris de tomber sur une femme entre deux âges, plutôt replète, une femme que je n'avais jamais vue auparavant.

« Bonjour, dit-elle d'une voix chevrotante. Vous êtes bien Bill Grimshaw ? »

En fait, je m'appelle Smokey Dalton, mais depuis mon installation à Chicago, en mai dernier, j'utilise le nom de Bill Grimshaw. Bill est mon vrai prénom et les gens pensent que Grimshaw est mon nom de famille, tout ça parce que j'ai vécu chez Franklin et Althea.

C'était plus sûr d'employer ce nom-là. Et lorsque j'avais décidé de rester à Chicago, j'avais en même temps décidé de garder ce patronyme, poussant le bouchon jusqu'à avoir de faux papiers au nom de William S. Grimshaw.

Je faillis éclater de rire en réalisant l'ironie de la chose. D'une part, j'étais d'accord pour disposer de faux papiers,

et d'autre part, je ne tenais pas à fêter Noël autour d'un sapin volé (dont on ne pourrait retrouver l'origine) dans mon propre appartement.

« Oui, répondis-je, c'est moi. Que puis-je faire pour vous ? »

Elle se passa la langue sur les lèvres avant de les pincer, comme si elle venait d'y mettre du rouge. En fait, elle n'en avait pas, mais il me fallut du temps pour m'en apercevoir. Ses joues étaient rougies par le froid. Quant à ses yeux en forme d'amande, ils n'avaient nullement besoin d'être mis en valeur.

« On m'a dit que vous aidiez les gens à élucider certains mystères. »

Je hochai la tête et fis un pas de côté afin de la laisser entrer. Depuis septembre, j'avais renoué avec ce que je faisais le mieux, à savoir « bricoler » pour les gens qui en avaient besoin. La plupart du temps, c'était un boulot de détective qui m'incombait, même si, au début de l'automne, j'avais véritablement effectué des travaux de bricolage, tantôt un peu de charpente pour des gens qui avaient besoin d'un ouvrier supplémentaire, tantôt conduire des malades aux urgences quand il n'y avait personne d'autre pour le faire.

Ce genre de boulots devenaient de plus en plus rares, maintenant que j'étais recommandé par les avocats du quartier noir. Ça ne rapportait toujours pas suffisamment pour joindre les deux bouts, même si je prenais tout ce

qui se présentait, mais il fallait bien commencer par le commencement.

La dame passa la porte en maintenant fermé le col de son manteau. Apparemment je la rendais nerveuse, ce qui, avec ma largeur d'épaules et mon mètre quatre-vingt-trois, ne me surprit pas. Je crois bien que je rendais nerveux la plupart des gens, même quand je ne les dominais pas comme je dominais cette femme.

« On n'est pas obligés de rester ici pour discuter, lui dis-je, on peut sortir et aller dans un café. »

Elle hocha la tête et me lança un sourire contraint.

« C'est bon. C'est juste que je ne m'attendais pas à ça. »

Elle regardait le salon, qui se trouvait être à peu près rangé. Il n'y traînait pas d'assiettes sales, ni de poussière sur les meubles. La couverture afghane était en bouchon à une extrémité du canapé et l'édition de la veille du *Defender*¹ s'étalait sur la table basse, avec une grande photo d'O. J. Simpson² sur la dernière feuille, et ce titre : LE JOUEUR DE L'ANNÉE.

« Mon bureau est au bout du couloir. »

1. Quotidien de la communauté noire de Chicago.

2. Célèbre joueur de football et acteur de cinéma né en 1947. Il défraya la chronique judiciaire en 1994. Accusé du meurtre de son ex-femme et d'un ami, Simpson tint les USA en haleine au cours d'une fameuse course poursuite de près de deux heures avec le shérif, suivie depuis un hélicoptère pour la chaîne de télévision KCBS. Malgré des éléments matériels accablants, il obtint l'acquittement en 1995.

J'avais déjà eu droit à ce genre de réflexion de la part de clients et j'aurais souhaité que la répartition des pièces fût différente. Si j'avais vécu tout seul, j'aurais fait le bureau dans la pièce principale et les pièces de vie dans le fond de l'appart mais c'était impossible, avec Jimmy qui allait et venait. Disposé ainsi, je pouvais au moins fermer la porte pour avoir un peu d'intimité. Ailleurs, le client et moi n'en aurions pas eu.

J'accompagnai la dame dans le couloir et tournai dans la première chambre, celle qui, autrefois, avait hébergé les garçons. Petite et sombre, elle ne disposait que d'une seule fenêtre, qui donnait sur une impasse. La chaleur était encore plus intenable qu'ailleurs. J'allumai le plafonnier, ouvris la porte et m'installai derrière mon bureau.

La pièce, dont tout un mur était constitué de meubles de rangement pour dossiers, était propre. J'essayais de la garder ainsi autant que possible. La fenêtre occupait l'autre mur. Cet après-midi-là, elle ne laissait filtrer qu'une pâle lumière grise.

La femme prit place dans la chaise face à moi, une chaise en bois, bien charpentée, qui semblait avoir coûté cher, alors que, comme les placards à dossiers, je l'avais achetée dans une vente de trottoir. Cette chaise, les placards et le bureau me faisaient passer pour quelqu'un de beaucoup plus aisé que je n'étais en réalité ; ce qui, pensais-je, constituait un point essentiel qui rassurait les clients.

« Que puis-je faire pour vous, mademoiselle...

— Madame, fit-elle, madame Louis Foster. »

Je fus surpris de voir des larmes brouiller son regard. Je rassemblai mes esprits et me dis que ce qui m'attendait serait un peu plus sérieux que de retrouver un chien perdu.

La dame cligna des yeux mais ne renifla pas, comme si sa volonté lui permettait de tenir le coup.

« C'est votre cousin, Franklin Grimshaw, qui m'a dit de venir vous voir. Il dit que vous faites détective privé, même si vous ne faites pas de publicité.

— C'est vrai, répondis-je. Je mène des enquêtes. »

Contrairement à ce que pensaient beaucoup de gens, Franklin n'était pas mon cousin. Nous avions inventé cette relation quand Jimmy et moi étions arrivés ici en mai dernier, pour échapper à la police de Memphis et au FBI.

« Mais vous n'êtes pas comme les autres agences de détectives privés ? »

Je fis non de la tête. Je n'avais jamais songé à entamer les démarches pour obtenir une licence d'État. Il m'aurait alors fallu me plier aux contraintes des Blancs, même en travaillant pour une des nombreuses agences de Chicago tenues par des Noirs. Je préférerais travailler en indépendant, sans me soumettre aux formulaires, à la paperasserie ou aux tests. J'avais bien assez de contraintes comme ça.

« Je travaille à mon compte.

— Mais vous ne faites pas de publicité ? répéta-t-elle, comme si cela la tracassait.

— J'imagine que les gens qui ont besoin de moi finissent toujours par me trouver. La preuve ! répondis-je gentiment », pensant que cela la rassurerait.

Elle déglutit et posa son grand sac noir sur ses genoux. Les doigts gantés jouèrent avec le fermoir, comme si madame Foster hésitait encore à louer mes services.

« Pourquoi ne me racontez-vous pas ce qui s'est passé ? Comme ça, on verra si vous avez frappé à la bonne porte. »

Ses yeux se remplirent à nouveau de larmes. Elle cligna des paupières et se redressa. Je fis celui qui n'avait rien remarqué. Je ne voulais pas l'effrayer, encore moins dans son état.

« Vous ne connaissiez pas mon Louis, monsieur Grimshaw ?

— Non, m'dame. »

Elle se mordit à nouveau les lèvres.

« Il était dentiste et avait son cabinet dans la partie la plus ancienne de Bronzeville, près du Loop¹. »

Nos regards se croisèrent. À nouveau, la beauté de ses yeux marron foncé me déranga.

« Il y a trois semaines de ça, dit-elle, la voix tremblante, il a été assassiné. »

Au ton de sa voix, je savais qu'il était mort, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle me parle d'une mort violente.

1. Nom familial du célèbre métro (souvent aérien) de Chicago.

« Vous m'en voyez désolé, dis-je, réalisant le caractère déplacé de mes paroles, qu'elle balaya d'un léger mouvement de son gant.

— La police dit qu'il a été victime d'un agresseur, ajouta-t-elle.

— Et vous ne croyez pas ce que vous dit la police ? demandai-je.

— Louis était costaud, un peu comme vous, monsieur Grimshaw. On y aurait regardé à deux fois avant d'attaquer mon Louis. »

Moi aussi, on y regardait à deux fois avant de m'attaquer, ce qui ne m'avait pas empêché de l'être à diverses reprises.

« Vous l'avez précisé à la police ? »

Elle hocha la tête.

« Ils ont dit que les agresseurs étaient peut-être plusieurs.

— Et ça ne vous satisfait pas.

— Je ne sais trop quoi penser », dit-elle d'une voix qui se brisa à cet instant.

Une larme coula sur sa joue. Madame Foster ouvrit son sac et en sortit un mouchoir brodé pour s'essuyer les yeux. Elle s'excusa.

« Je comprends, lui dis-je, l'affaire est encore récente.

— Pas pour moi, monsieur Grimshaw, dit-elle en hochonnant son mouchoir. Ça fait trois semaines et la police ne daigne même pas répondre à mes appels téléphoniques.

Ils m'ont dit que Louis n'aurait pas dû se promener tout seul. Ils ont dit aussi qu'ils avaient trop d'affaires de crimes à résoudre, qu'ils y avaient consacré du temps, mais qu'ils ne disposaient d'aucune piste.

— Les flics, demandai-je, c'étaient des Blancs ? »

Elle hocha la tête.

« J'ai appelé l'Association des policiers afro-américains. Ils m'ont affirmé qu'ils verraient ce qu'ils pourraient faire, mais qu'il arrivait que des histoires ne connaissent jamais de dénouement.

— Ils vous ont dit ça la première fois que vous les avez appelés ?

— Et la seconde aussi. Depuis la mort de Louis, j'ai consacré tout mon temps à essayer de trouver de l'aide. »

Je me suis penché en avant afin qu'elle comprenne que j'étais attentif à son discours. Je ne tenais pas à ce qu'elle sache que la police avait raison. Il arrivait parfois qu'il n'y ait pas assez d'indices pour procéder à une arrestation.

« Racontez-moi comment c'est arrivé, madame Foster. »

Elle glissa une main dans son sac et la posa sur quelque chose qu'elle ne sortit pas.

« Ce jour-là, il n'est pas rentré de son travail. C'était la semaine d'avant Thanksgiving, et sa mère devait arriver le lundi suivant. Nous avions pas mal de choses à faire et il m'avait dit qu'il serait là à l'heure. Et quand mon Louis disait qu'il serait à l'heure, il était à l'heure.

— Donc, vous vous êtes douté qu'il lui était arrivé quelque chose ? »

Elle fit oui de la tête.

« J'ai appelé la police à huit heures ce soir-là. Ils m'ont dit de patienter, qu'il allait arriver. Mais comme il n'était toujours pas rentré le lendemain matin, j'ai rappelé et ils m'ont demandé de le décrire. C'est là que j'ai appris. »

Ses yeux étaient secs, à présent, et sa voix posée. Elle avait dû raconter cette partie de l'histoire à plusieurs reprises. L'émotion qui l'étreignait n'était pas du chagrin, mais bien de la colère.

« J'ai fait une description de Louis. On m'a dit qu'un homme qui lui correspondait avait été retrouvé dans le parc Washington et que je devais venir voir s'il s'agissait bien de mon mari. Mon Louis n'avait aucune raison de se rendre dans ce parc. Je le leur ai dit, mais ils ont insisté pour que je vienne. »

Elle marqua une pause et ferma les yeux. À l'évidence, elle se repassait le film de ce matin-là.

« Et c'était bien lui ? demandai-je avec gentillesse, ne voulant pas raviver la douloureuse mémoire d'un passé récent.

— Oui, murmura-t-elle avant de déposer un dossier sur mon bureau. Voilà ce qui lui est arrivé. »

J'ouvris le dossier. Sur le dessus se trouvaient quelques coupures de presse, la plus grande provenant du *Chicago Defender*, et le reste de divers journaux de la ville. Un

rapide coup d'œil m'apprit que ces articles relataient la découverte du corps de Louis Foster. Certains faisaient sa nécrologie, ce qui pourrait m'être utile.

Je déplaçai les coupures de presse sur le côté et j'eus la surprise de tomber sur les photos en noir et blanc d'un cadavre appuyé contre un tronc d'arbre. Des flics s'affairaient à sa périphérie immédiate, l'examinant et fouillant le site alentour.

« Où avez-vous eu ces clichés ? demandai-je en retournant celui qui était sur le dessus dans le but d'avoir une réponse avant que madame Foster me la fournisse.

— Au *Defender* », répondit-elle.

La chose me surprit. Le sceau du journal n'était pas apposé au dos des photos. En lieu et place, quelqu'un avait écrit un nom et une adresse sur un morceau de ruban adhésif, comme ceux dont on se sert pour faire de la peinture.

Je refermai le dossier avec l'idée de revenir à ces photos ultérieurement. Madame Foster n'avait pas besoin de les regarder à nouveau tant elles pouvaient lui rappeler les conditions atroces de la mort de son époux.

« J'avais oublié que le *Defender* faisait des choses comme ça.

— Ils ont écrit un article sur la mort de Louis, dit-elle avec un mince sourire. L'article contenait bien plus d'informations que j'ai pu en obtenir de la part de la police. Alors je suis allée au journal. C'est là qu'ils m'ont donné

les photos puisqu'ils ne pouvaient rien en faire, mais ils ont gardé leurs notes. »

Dommage. Les notes, j'aurais pu en faire quelque chose aussi.

« J'ignorais que les journaux faisaient cadeau de leurs photos, remarquai-je.

— J'ai dû faire preuve de persuasion », répondit-elle.

Je commençais seulement à découvrir combien madame Louis Foster pouvait en effet se montrer persuasive.

« Madame Foster, lui dis-je, il y a de fortes chances que je ne trouve rien de plus que la police.

— Mais si ! Je suis certaine que vous trouverez bien davantage, monsieur Grimshaw. Vous allez mener une véritable enquête. Les journalistes eux-mêmes en savaient plus que la police. Vous trouverez sûrement quelque chose.

— Peut-être, répondis-je. Mais l'événement remonte à plusieurs semaines. C'est largement suffisant pour faire disparaître bien des traces. Depuis, il a plu, il a neigé, sans parler de tous les gens qui sont passés par là...

— Monsieur Grimshaw, coupa-t-elle, j'ai beaucoup de questions auxquelles personne n'a réussi à répondre. Que faisait mon Louis dans le parc Washington ? Il était supposé rentrer à la maison à quatre heures, mais sa secrétaire dit qu'il a quitté son cabinet vers midi. Et son corps n'a été retrouvé que le lendemain matin. Entre midi et quatre heures, où était-il ? Qu'a-t-il fait ? »

Je commençais à avoir froid aux mains et aux extrémités des oreilles. Je fermai la fenêtre puis fis à nouveau face à madame Foster.

J'allais aborder la partie de mon boulot que je n'aimais pas beaucoup. Fouiller dans les secrets des autres signifie souvent faire naître bien des désillusions dans l'entourage du disparu tant aimé.

« Peut-être que ce sera vous qui me demanderez d'arrêter l'enquête.

— Parce que vous aurez découvert que mon Louis avait une aventure ?

— C'est du domaine du possible, dis-je en me rassurant. Je peux tomber sur une quantité de choses pas très agréables. Vous êtes certaine de vouloir prendre un tel risque ? »

Elle se raidit sur sa chaise.

« J'y ai pensé, monsieur Grimshaw. J'ai pensé à tout, et je suis arrivée à la conclusion que ne pas savoir était pire que savoir.

— Vous savez, on a tous notre jardin secret. Il se pourrait que vous découvriez un Louis que vous ne soupçonniez pas.

— Je me suis préparée à cette éventualité, dit-elle en opinant du chef.

— J'espère. C'est le genre d'enquête qui peut faire ressortir les pires choses, totalement insoupçonnées et qui pourraient vous secouer jusqu'au tréfonds de l'âme.

— La mort de Louis est la pire chose qui pouvait m'arriver, fit-elle. Je vois mal ce qu'on pourrait m'annoncer de pire. »

Je n'étais pas d'accord. J'étais bien placé pour savoir que certaines découvertes pouvaient être encore pires que la mort.

« Quels sont vos tarifs ? » demanda madame Foster.

Je facturais des tarifs fixes pour les entreprises pour lesquelles je travaillais. En revanche, pour les particuliers, cela faisait longtemps que j'avais adopté la flexibilité.

« Quelle est votre situation financière, madame Foster ?

— Je suis à l'aise, dit-elle. Louis gagnait bien sa vie et j'ai un bon travail. Nous sommes propriétaires et Louis avait une assurance-vie que j'ai touchée très rapidement, ce qui m'a permis de lui offrir des obsèques décentes. Je peux me payer vos services, monsieur Grimshaw.

— Très bien. »

Je lui fis part de mes tarifs hebdomadaires, qui n'incluaient pas les frais. Pour ces dépenses, elle recevrait un état et un rapport final. À la fin de chaque semaine, aussi bien elle que moi pourrions décider de mettre un terme à l'enquête. Ainsi, je ne me sentais jamais obligé de poursuivre une affaire qui ne menait à rien et, de son côté, mon client pouvait cesser de me payer s'il jugeait que j'approchais d'un secret qu'il ne voulait pas connaître.

Le montant de mes émoluments ne l'étonna pas, pas plus que le fait que notre accord fût scellé par une simple

poignée de mains. Elle insista pour noter le montant de mes tarifs – ce que j'aurais aimé voir faire à de nombreux clients ! – puis elle mit le bout de papier dans son sac.

Enfin, elle me donna son adresse et son numéro de téléphone.

« Je suppose que vous allez me poser beaucoup de questions ?

— Pas encore », répondis-je.

Je tenais d'abord à étudier les photos, voir ce que l'article du journal pouvait m'apprendre, si j'étais d'accord avec les conclusions de la police, qui avançait qu'il s'agissait d'un acte de violence isolé.

« Je vous appellerai dès que je saurai quelles questions vous poser », ajoutai-je.

Madame Foster hocha la tête, se leva et me serra à nouveau la main.

« Merci, monsieur Grimshaw, de m'avoir prise au sérieux.

— C'est tout naturel », lui dis-je avec l'espoir qu'elle s'en souviendrait le moment venu.

Puis je la raccompagnai vers la sortie.

J'allai à la fenêtre qui donnait sur la rue et attendis jusqu'à ce que madame Foster ait atteint le rez-de-chaussée. Je voulais savoir comment elle était venue jusqu'ici. Rien que cela m'apprendrait beaucoup sur elle.

Elle quitta l'immeuble et marcha d'un pas décidé vers une conduite intérieure de couleur grise, suffisamment

récente pour confirmer des revenus décents. Je ne me servais pas de ce détail de façon déterminante, mais c'était un bon début.

Le salon était définitivement étouffant. J'hésitai à ouvrir la fenêtre, puis décidai de ne pas le faire, déjà que l'air extérieur avait refroidi mon bureau à toute vitesse et qu'on ne savait jamais quand les radiateurs allaient se remettre à fonctionner. J'allai me servir un verre d'eau et revins dans le couloir.

Madame Foster m'avait paru assez solide, mais je n'arrivais pas à saisir l'impact que ces photos avaient pu avoir sur elle. Elle avait vu son mari à la morgue et cela avait dû être assez pénible. Cependant, l'expérience m'avait appris que voir le lieu du meurtre, le corps dans la position où la mort l'avait happé, était bien plus difficile encore, dans la mesure où cela faisait ressortir la violence de l'événement.

Je m'assis, ouvris le dossier et commençai par l'article du *Defender*. Il datait du 25 novembre, soit deux jours après le meurtre.

UN CORPS RETROUVÉ DANS LE PARC WASHINGTON

SAMEDI MATIN, VERS 9 HEURES, ALORS QU'ILS SE PROMENAIENT DANS LA PARTIE EST DU PARC WASHINGTON, DEUX ADOLESCENTS ONT TROUVÉ LE CORPS DE LOUIS FOSTER APPUYÉ CONTRE UN ARBRE. LA VICTIME AVAIT ÉTÉ POIGNARDÉE, ET SON PORTEFEUILLE DÉROBÉ.

LES DEUX GARÇONS, DONT LES NOMS N'ONT PAS ÉTÉ RÉVÉLÉS, ONT APPELÉ LA POLICE QUI EST ARRIVÉE SUR LES LIEUX PRESQUE UNE DEMI-HEURE PLUS TARD. INTERROGÉS À PROPOS DE LA LENTEUR DE LEUR INTERVENTION, LES POLICIERS ONT PRÉTEXTÉ QU'ILS PENSEAIENT QU'IL S'AGISSAIT D'UNE BLAGUE...

Je mis l'article de côté. Les autres coupures de presse, beaucoup plus laconiques, provenaient du *Tribune*, du *Daily News* et du *Sun Times*. Elles disaient qu'on avait trouvé un homme poignardé dans le parc. Je fis l'impasse sur les nécrologies et retournai vers les photos.

Le premier cliché montrait deux flics qui regardaient l'arbre dont les branches, dénudées et tordues, se tendaient vers le ciel. Cette photo avait quelque chose d'artistique, comme si celui qui l'avait prise s'était attaché à sa composition.

Je mis le cliché sur les coupures de presse, sachant que j'y reviendrais plus tard pour les passer au peigne fin. Quand je pris la deuxième photo, je restai figé.

Il s'agissait du cadavre de monsieur Foster. Comme sa femme me l'avait précisé, c'était un grand type costaud. Il portait encore son manteau, un pardessus sombre qui lui couvrait tout le corps. Il avait la bouche et les yeux ouverts, ce qui lui donnait une expression de surprise proche de la caricature.

Ce ne fut pas l'expression qui me surprit le plus, mais bien la position du corps. On l'avait adossé au tronc.

Un bras était en extension, et le second en travers de l'estomac. Les pieds étaient tendus et l'une des chaussures, côté gauche, pendouillait au bout des orteils.

Je tins la photo en l'air, comme si le fait de la tourner pouvait changer l'image. J'en eus soudain le souffle coupé et me surpris à trembler. Je me demandai si Truman Johnson avait vu ces photos, mais j'aurais parié que non.

Johnson était un inspecteur de la police municipale de Chicago. En août dernier, nos routes s'étaient croisées et Truman m'avait alors parlé de deux cas identiques à celui-ci.

Le premier meurtre s'était produit en avril, et le second en juillet. Cependant, les victimes, dans l'un et l'autre cas, étaient des garçons d'une dizaine d'années, pas des adultes, pas des hommes dont personne n'aurait mis en doute la capacité à se défendre.

Foster avait été poignardé, disait le journal, et je n'avais nul besoin d'aller chercher confirmation auprès du procureur. Il n'y avait eu qu'un seul coup de couteau, en plein cœur. Sûrement un geste brusque, qui aurait tué n'importe qui, quelle que soit la taille de la victime, en quelques secondes à peine.

Les flics qui apparaissaient sur les photos étaient des Blancs. Ils n'avaient sûrement pas fait appel à un inspecteur noir, et ils ignoraient vraisemblablement les autres crimes identiques. Dans l'hypothèse inverse, ils n'auraient peut-être pas fait le rapprochement avec les meurtres des garçons.

Et j'étais prêt à parier que Johnson n'épluchait pas les cas de meurtres de sang-froid d'adultes. L'été dernier, il m'avait confié que le meurtrier ne s'intéressait qu'aux jeunes garçons. C'était là l'info qu'il avait également donnée au FBI.

Le FBI. Justement... Rien que d'en évoquer le nom me filait la chair de poule. En avril dernier, ses agents avaient délivré un mandat d'arrêt à notre rencontre, à Jimmy et à moi-même, après qu'ils s'étaient rendu compte que le petit avait été témoin de l'assassinat de Martin Luther King. Jimmy avait vu le tireur isolé, celui qui avait fait feu sur King. Il ne s'agissait pas de James Earl Ray¹, le type arrêté à Londres en juin dernier.

Très rapidement, tout était devenu clair comme de l'eau de roche : la police de Memphis et le FBI étaient de mèche dans l'assassinat de Martin Luther King. Ils avaient pris Jimmy en chasse bien avant de rechercher le véritable assassin. J'étais parvenu à éloigner Jimmy de Memphis et, jusqu'à présent, à faire en sorte qu'on ne nous arrête

1. Tueur présumé de Martin Luther King, James Earl Ray fut arrêté à Londres grâce à la collaboration des polices canadienne et britannique. Optant pour le *Plea Bargaining*, une procédure qui élude toute la partie contradictoire du procès, la recherche du mobile, les motivations et les preuves, Ray écopa d'une peine de 99 ans de prison. Il se rétracta par la suite. Malade, se sachant condamné, il confia au fils de Martin Luther King, venu le visiter en prison, qu'il n'était pas l'assassin de son père. Ce à quoi celui-ci répondit : « Je vous crois. »

pas. Je savais cependant qu'au moindre faux pas, Jimmy serait exécuté.

Je me suis à nouveau penché sur les photos. Elles contenaient une foule d'informations. Sur tous les clichés, le corps apparaissait dans la même position. Personne n'y avait touché, au moins pas tant que le photographe faisait son boulot.

Je refermai le dossier avec un sentiment d'insatisfaction. Je ne voulais pas en parler à Johnson, pas encore. Plus longtemps je tiendrais la police et le FBI loin de cette enquête, mieux ce serait pour Jimmy et moi.

Mais quelque chose me disait que ce qui était bon pour nous ne le serait pas pour d'autres. Et je savais, si je voulais être honnête avec moi-même, que je ne pourrais pas très longtemps garder cette affaire pour moi seul.

La porte d'entrée claqua, ce qui eut pour effet de me faire sursauter. Le réveil posé sur le meuble à classeurs indiquait trois heures passées. Jimmy était de retour.

Je rangeai le dossier dans le tiroir du haut et le fermai à clé. Puis je sortis du bureau pour aller dans le salon.

Jimmy se trouvait dans la kitchenette. Il était en train de prendre un gâteau dans la boîte métallique qui nous servait à les stocker. Il n'avait pas encore ôté son manteau.

« Salut, Jim, lui dis-je.

— Ah ? Salut, Smokey », fit-il en se retournant, l'air presque coupable, le gâteau déjà dans la bouche.

Depuis que nous avons quitté Memphis, le garçon s'était étoffé, bien que son visage restât mince. Depuis le début de l'année, il ne pouvait se défaire de ses larges cernes. Chaque nuit, les cauchemars revenaient le harceler. Ils nous hantaient sans cesse et nous restions à regarder

la télé jusqu'à des heures impossibles, jusqu'à ce que l'un de nous finisse par s'endormir sur le canapé.

Je jetai un œil dans la pièce. Je ne vis ni livres, ni cahiers, alors que nous étions vendredi et qu'il aurait dû rapporter du travail pour le week-end.

« Comment ça a été aujourd'hui ? demandai-je.

— Bien. »

Il prit un verre dans l'évier, en secoua quelques gouttelettes et le posa sur le comptoir. Puis il ouvrit le frigo pour se servir du lait.

« Tu n'as pas de devoirs ?

— Smokey, je...

— C'est important, Jimmy, les devoirs.

— J'en ai, du taf », dit-il en bougonnant.

Cela faisait presque un an que je surveillais son langage, et les choses s'arrangeaient. Jimmy savait parfaitement que maltraiter la grammaire en ma présence avait le don de me mettre en boule.

« Ah bon ?

— Ouais, fit-il en buvant comme un cochon, s'essuyant les moustaches blanches d'un revers de main.

— Et où sont-ils, ces devoirs ?

— J'ai une rédac à faire sur le "Noël noir".

— Tu as une rédaction à faire sur le Noël noir ? »
m'étonnai-je d'une voix saccadée.

Jimmy n'avait pas eu le moindre travail écrit à remettre depuis la rentrée de septembre.

« C'est pas des conneries, dit-il. Je dois faire un baratin là-dessus, tu sais, le défilé, tout ça...

— Parce qu'on te demande en plus d'aller au défilé de demain ? Mais pourquoi ? »

De le voir participer au défilé ne me disait rien qui vaille.

« C'est le prof. Il nous a demandé de réfléchir à la signification du Noël noir. »

Je lâchai un léger soupir. Jesse Jackson¹ avait déclaré que la période des fêtes serait un Noël noir, ce qui signifiait que tous les gens de couleur devaient faire leurs emplettes dans des magasins tenus par des gens de couleur.

Dans toute la Black Belt² de Chicago, le mot d'ordre fonctionnait à merveille et avait donné lieu à des articles dans les journaux, des commentaires à la radio, et à quelques reportages marqués par la dérision sur les chaînes de télé locales appartenant à des Blancs. Économiquement parlant, l'idée de Jackson n'était pas idiote. Après tout, les commerces tenus par des Noirs ne seraient viables qu'avec l'aide de la communauté.

1. Pasteur noir né en 1941, militant activiste pour les droits civiques, trois fois candidat malheureux à l'investiture démocrate. Il prétend avoir été auprès de M. L. King lorsque ce dernier fut assassiné.

2. Littéralement *ceinture noire*, banlieues pauvres de la périphérie des grandes villes du Midwest, où vivent majoritairement les Noirs.

Cependant, dans cette histoire de Noël noir, je voyais la dernière combine, de la part de Jesse Jackson, pour reprendre le flambeau abandonné par Martin Luther King. Jackson guettait cette opportunité depuis le printemps.

Il avait été l'un des obscurs lieutenants de King, et nos routes s'étaient croisées à plusieurs reprises. Sans doute ne me reconnaîtrait-il pas s'il me voyait, mais je n'étais pas décidé à en provoquer l'occasion. Jackson sillonnait sans cesse le pays. Une parole de travers auprès d'une personne mal intentionnée, et Jimmy et moi pouvions être repérés.

Depuis mon arrivée à Chicago, je m'étais tenu à l'écart de Jackson, une démarche pas si facile que ça. Mardi dernier par exemple, j'avais dû faire un détour de presque un kilomètre pour éviter Woodlawn Gardens, l'endroit où se déroulait une cérémonie d'ouverture de chantier de logements sociaux, tout simplement parce que Franklin m'avait dit que Jackson y serait.

Je ne pouvais pas aller au défilé, surtout avec Jimmy. Il me faudrait trouver quelqu'un susceptible de l'accompagner. C'était là quelque chose que je répugnais à faire, tout particulièrement pour un événement en relation avec Noël.

« Y a un truc qui cloche ? demanda Jimmy.

— Je souhaiterais que tu fasses cette rédaction, c'est tout.

— Mais ça va intéresser qui que j'écrive ce truc ? répondit Jimmy. Si t'as vu ce que c'était, le Noël noir, et que tu peux en parler, ça suffit.

— Moi, ça va m'intéresser. »

Son éducation me créait de plus en plus de soucis. Il n'avait jamais de devoirs à faire, il ne rapportait jamais ses livres à la maison et, quand je lui demandais comment s'était passée sa journée, il me disait toujours ce que d'autres avaient raconté à l'école, pas ce que lui y avait appris.

Il haussa les épaules, ce qui eut pour effet de faire monter et descendre le manteau qu'il avait gardé.

« Je devrais peut-être te contraindre à rédiger...

— Smokey !

— Puisque ta prof est trop fainéante pour le faire !

— Elle n'est pas fainéante », dit Jimmy en élevant le ton.

Je savais qu'il appréciait mademoiselle Dunbar, que j'avais rencontrée une fois et qui m'avait paru bien jeune, très enthousiaste, et déjà dépassée par les événements.

« Elle a trop d'élèves, poursuivit Jimmy, et pas assez de bouquins. C'est ce qu'elle dit tout le temps. Même qu'hier elle en a causé au directeur et que... »

Le téléphone sonna. Jimmy s'arrêta de parler, comme s'il se rendait compte de tout ce qu'il venait de dire. Je n'avais pas été mis au courant pour les livres et le nombre d'élèves. Tellement accaparé à gagner trois sous pour survivre que après avoir inscrit Jimmy à l'école et rencontré ses profs le jour de la rentrée, je n'avais rien fait d'autre. J'avais manqué les réunions parents-enseignants, dans

l'hypothèse où il y en avait eu, je n'avais à ce jour reçu aucun bulletin et ne savais même pas quand ces derniers avaient été envoyés.

Le téléphone retentit à nouveau.

« Tu veux que je décroche ? » demanda Jimmy.

Nous avions décidé que je prendrais la plupart des appels car nous n'avions pas les moyens de nous offrir une seconde ligne pour le bureau.

« Non, je vais le prendre, dis-je en décrochant le combiné.

— C'est toi, Smokey ? fit la voix de Laura Hathaway, qui me parut étonnamment proche, chaude et mélodieuse, au point que j'en restai le souffle coupé.

— Salut, Laura, répondis-je en essayant de masquer ma joie. Quoi de neuf ? »

Jimmy sourit en entendant le nom de Laura. Il l'aimait beaucoup et elle le lui rendait bien. Elle se faisait un devoir de le voir une fois par semaine, parfois deux, et je m'en félicitais. Jimmy avait du mal dans ses rapports avec les femmes (une difficulté que j'imputais à sa mère), alors je pensais que cela pouvait l'aider, beaucoup plus que je n'aurais su le faire, de recevoir les bonnes influences de Laura et d'Althea.

« On ne pourrait pas se retrouver pour manger un gâteau quelque part ? demanda-t-elle. J'ai des choses à te raconter.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Les deux, dit-elle avec un léger sourire dans la voix.

— Jimmy vient juste de rentrer de l'école.

— Amène-le. Je connais un endroit près de l'université où ils ont de super flippers. »

Jimmy adorait jouer au flipper. C'était là une chose que j'avais découverte au mois d'août, lorsqu'il était resté chez Laura. En m'apercevant de sa passion pour le billard électrique, je m'étais rendu compte que, le soir où Martin Luther King avait été assassiné sur Mulberry Street, Jimmy avait deux bonnes raisons de s'y trouver : la recherche de son frère aîné, Joe (qui, antérieurement, avait clairement dit qu'il ne voulait rien avoir à faire avec son cadet), et sa dévotion pour les flippers de la compagnie Canipe Amusement.

Devant moi, Jimmy n'avait jamais voulu reconnaître qu'il adorait jouer au billard électrique, même quand, début septembre, je le lui avais demandé et qu'il avait rougi jusqu'aux oreilles. Ce jour-là, il avait probablement fait quelques parties, quelques parties qui s'étaient sûrement éternisées car le garçon était décidément très doué.

« Il y a des jours où je me demande si nous ne sommes pas en train d'encourager une dépendance, dis-je à Laura.

— Peut-être, répondit-elle alors que le sourire qu'elle avait dans la voix flirtait avec le rire. Mais au moins ça nous fournit une occasion de nous parler. »

Une occasion de nous parler... C'était vrai que, récemment, elles n'avaient guère été nombreuses. Laura avait été

très occupée par un procès relatif aux actifs de son père, et, de mon côté, la mise en place de ma petite entreprise m'avait pris beaucoup de temps.

Nous étions cependant plus proches que nous ne l'avions été au cours de l'été, même si nous ne l'étions pas autant qu'à Memphis¹, avant l'assassinat de Martin.

« Dis-moi où et quand, et nous y serons », promis-je à Laura.

Ce qu'elle fit avant que je ne raccroche. Jimmy, appuyé contre le comptoir de la cuisine, me regardait.

« Tu sors ? demanda-t-il.

— *Nous* sortons, lui dis-je. Tu vois, tu as bien fait de ne pas ôter ton manteau.

— Hé hé », dit-il en baissant la tête de façon à ce que je ne puisse pas voir ses yeux.

Il me cachait quelque chose. Ce n'était pas le moment de faire le forcing pour savoir de quoi il retournait, mais il ne perdait rien pour attendre.

Le repaire d'étudiants dont Laura m'avait parlé ne se trouvait pas très loin de l'appartement. Jimmy et moi y allâmes à pied car, d'une part, j'avais besoin de me dégourdir les jambes et, d'autre part, mon Impala donnait des signes de faiblesse. Quand il faisait froid, elle toussait au

1. Voir, du même auteur et chez le même éditeur, *La Route de tous les dangers*.

démarrage. J'en arrivais à me demander si elle passerait l'hiver. Dieu seul savait à quoi la rouille, qui rongait les flancs et le bas de caisse, allait à présent s'attaquer. Les pneus étaient lisses, et dangereux par temps de pluie ou de neige.

Et puis, marcher me permettait de mieux connaître le quartier et ceux qui l'habitaient. L'été dernier, alors que je menais ma toute première enquête à Chicago, le fait de mal connaître mes voisins avait constitué un handicap. À Memphis, j'étais comme un poisson dans l'eau. Ici, ce n'était pas encore le cas, bien que je me sentisse de plus en plus à l'aise. Je savais à présent reconnaître un étranger au quartier.

Dans la lumière déclinante de ce soir de début décembre, nous empruntâmes des chemins détournés en contournant les immeubles. L'air restait humide et le ciel était bas. On avait l'impression qu'il allait neiger à tout moment.

Jusqu'à présent, l'hiver de Chicago n'avait pas été très différent de celui de Memphis. Les gens d'ici disaient que nous avions droit à une année très clémente. De la neige était déjà tombée, mais elle avait vite fondu. La plupart du temps, nous avions droit à du grésil qui se transformait en verglas en soirée.

Ce qui faisait la différence entre les deux villes, c'était le manque de lumière. Depuis des semaines, le temps demeurait couvert et l'obscurité était plus prononcée,

un peu comme s'il ne faisait jamais vraiment jour. Je me réveillais avant l'aube, regardais le ciel virer à un gris brumeux, et puis j'attendais une luminosité qui n'arrivait jamais.

Bien qu'il fasse froid, Jimmy refusa de mettre un bonnet. Je dus me bagarrer pour qu'il mette ses gants. Notre plus gros budget, à l'automne dernier, avait été celui de l'habillement. Ni Jimmy ni moi ne possédions de quoi affronter la méchante froidure de Chicago. J'avais eu de la chance de trouver des vêtements d'occasion pour garçons, notamment un manteau à la doublure amovible. Dommage que je n'aie rien pu trouver à ma taille.

Je portais encore les vieilles frusques de Franklin, beaucoup trop larges au niveau du ventre. Parfois, comme ce soir, je mettais le coupe-vent que j'avais apporté de Memphis, mais qui était bien trop mince pour ici.

J'étais totalement frigorifié quand nous arrivâmes à notre rendez-vous.

Le bistrot, situé sur la 57^e Rue, jouxtait plusieurs bibliothèques et quelques bars branchés que fréquentaient les étudiants de la fac. Le quartier, mixte, regroupait aussi bien des appartements pour étudiants, de confortables maisons de profs, que des habitations plus modestes qu'habitaient des gens amoureux de l'atmosphère.

Le coin le plus surprenant, qu'on appelait Hyde Park, avait cette particularité d'être le seul endroit de Chicago où l'on pouvait voir se côtoyer Blancs et Noirs. Il s'en

dégageait une atmosphère de liberté qu'on ne pouvait trouver nulle part ailleurs. C'était pour cela que, dès la rentrée universitaire, Laura et moi avions pris l'habitude de nous y retrouver.

Cette fois, Laura avait choisi un bar bien connu. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les étudiants s'y réunissaient jusqu'à tard dans la nuit. Même aux petites heures de l'aube, le boulanger, qui travaillait sur place, veillait à ce qu'il y ait toujours une grande diversité de roulés à la cannelle, des gâteaux, des biscuits et du pain. Si les sandwichs restaient très moyens et le café semblait avoir été réchauffé plus souvent qu'à son tour, les desserts demeuraient fameux.

Cette fin d'après-midi-là, une pancarte recommandait tout particulièrement les biscuits de Noël et la tarte à la citrouille, une des gâteries préférées de Jimmy. À l'extérieur, autour de la porte, les ampoules rouges, vertes et bleues d'une même guirlande clignotaient dans la pâle lueur du jour finissant.

Je vis à travers la vitrine que des étudiants occupaient presque toutes les tables. Ils étaient penchés au-dessus de leurs bouquins avec une application qui me surprit jusqu'à ce que je réalise que la fin du trimestre et les examens approchaient. Même ceux qui passaient le plus clair de leur temps à manifester devaient mettre les bouchées doubles, tout particulièrement les garçons, s'ils voulaient conserver leur sursis et échapper au tirage au sort. Aucun

d'eux n'aurait apprécié d'aller crever au Viêt-nam pour manque de travail.

Tout au long du chemin, Jimmy n'avait pas ouvert la bouche et il avait gardé les mains au fond des poches. Il persista dans son mutisme quand nous arrivâmes, ce qui m'étonna. En temps normal, il aurait parlé de la tarte à la citrouille ou souri en découvrant les flippers.

Je lui lançai un regard, gardant l'espoir qu'il me confie ce qui le contrariait. J'étais décidé à attendre jusqu'à la fin de notre rendez-vous avec Laura qui, parfois, savait tirer les vers du nez à Jimmy à propos de sujets dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

La grande porte de bois s'ouvrit et un étudiant tout maigrelet en sortit, la capuche ramenée sur ses longs cheveux bruns. L'air grave, dans la main gauche, il tenait un livre : *Das Kapital*, et, dans la main droite, un crayon. Je me dis que, si j'avais dû relire ce bouquin, j'aurais sûrement eu cet air pénétré.

En passant la porte, Jimmy et moi frôlâmes l'étudiant. L'intérieur embaumait les haricots, le pain chaud et le café, une combinaison qui me parut alléchante. Je me doutais que Laura ne serait pas encore arrivée, car il faudrait un petit bout de temps pour venir du quartier de Gold Coast. Je trouvai une table dans le fond de l'établissement.

« C'est le café où il y a un flipper ! » fit Jimmy en se tournant vers le billard électrique qui jouxtait le juke-box pour l'instant muet.

Quelqu'un avait allumé un poste de radio et des voix venant d'un peu partout parlaient de la fin de la saison de football universitaire.

« Je peux jouer ? osa Jimmy.

— Dès que Laura sera là. »

Il plissa le nez et s'assit, sans rechigner. J'appréciais sa patience, même si je savais qu'il tenait cette qualité de sa mère et de son frère qui l'avaient abandonné.

« J'ai faim, dit-il.

— Moi aussi.

— Faut qu'on attende avant de commander ?

— Non, on peut commander tout de suite. »

Jimmy sourit. Une serveuse, en uniforme vichy et tablier taché, approcha, comme si elle nous avait entendus. Je demandai deux parts de tarte à la citrouille, un café pour moi et un verre de lait pour Jim.

J'avais à peine fini que Laura arriva.

« Même chose pour moi », dit-elle en se glissant sur la chaise adossée au mur.

Superbe, les joues rougies par le froid, les yeux d'un bleu brillant, c'était la première fois depuis Memphis que je voyais Laura avec ses cheveux blonds, taillés mi-long, ainsi coiffés. Il me fallut un peu de temps pour remarquer qu'elle portait du rouge à lèvres et du mascara.

Elle retira ses gants et embrassa rapidement Jimmy sur le dessus de la tête, ce qui arracha une grimace au garçon. Puis Laura se défit de son manteau en peau de

lapin. Dessous, elle portait une robe noire toute simple et un collier de perles. Avec son élégance qui sentait l'argent, Laura ne paraissait guère à sa place dans un tel endroit.

« Pourquoi t'es-tu mise sur ton trente et un ? demandai-je.

— J'étais au tribunal », répondit-elle en souriant.

Je ne me souvenais pas de l'avoir vue si rayonnante et pleine de joie de vivre.

« T'as des emmerdes ? » demanda Jimmy.

Nous nous tournâmes vers lui. Je compris ce qu'il voulait dire. Sa mère, souvent pour des accusations de racolage, avait beaucoup fréquenté les prétoires de Memphis. Une fois, la cour avait cherché qui pouvait bien être le père de Jimmy, de façon à ce que le gamin ait un autre foyer, mais même la mère ignorait l'identité du père.

« Non, je n'ai pas de problèmes », répondit Laura qui parut surprise.

Elle me lança un regard doublé d'une expression que je lui connaissais quand elle parlait de ses relations personnelles avec Jimmy. Elle voulait que je lui explique comment un gamin pouvait poser de telles questions. Je décidai de remettre ces explications à plus tard.

« Ça entre dans le cadre de mes affaires, ajouta-t-elle.

— Ah oui ?

— Rien à voir avec celles de ta mère », dis-je à Jimmy.

Laura rougit et dit :

« Il croyait que je...

— Il croit ce qu'il croit, tranchai-je.

— T'es dans quel genre d'affaires ? demanda Jimmy.

— Ça ressemble à la banque, répondit-elle, mais en beaucoup plus compliqué.

— Ah ? fit-il en guise de conclusion avant de se tourner vers moi et de demander : J'peux aller jouer à présent ?

— Quand tu auras mangé ta tarte, lui dis-je.

— Mais t'as dit que je pourrais y aller quand Laura serait là.

— C'est vrai, j'ai dit ça, lui dis-je en souriant. Allez, c'est bon, vas-y, mais, si tu n'es pas là quand la serveuse apportera les tartes, je mange ta part. »

Il me regarda tout un moment, étonné. Nous avions déjà eu ce genre de discussion dans le passé. Une fois, je l'avais vraiment fait marcher et j'avais mangé sa part de dessert, rien que pour lui prouver que j'étais capable de passer à l'acte. Et aussi parce que, dans le restaurant où nous étions, les desserts étaient particulièrement savoureux.

« Je crois que je vais attendre ici », fit Jimmy.

Laura se fendit d'un sourire. Elle passa la main dans ses cheveux pour y remettre de l'ordre. Je remarquai une bague dotée d'un saphir et d'un rubis à sa main droite et le fait qu'elle avait mis du vernis à ongles.

« Tu as sorti le grand jeu, admirai-je.

— C'est Drew ; il a dit que je devais avoir l'air très chic. »

Drew McMillan était l'avocat de Laura.

« Pour moi, tu es toujours très chic. »

Nos regards se croisèrent. Il y eut un instant où il me sembla qu'il n'y avait plus que nous deux dans ce café. Un violent et réel désir passa entre nous, comme s'il ne nous avait jamais quittés. En fait, il avait toujours été là. Nous nous étions seulement efforcés de ne pas le voir.

« Et voilà ! » interrompit la voix haut perchée de la serveuse.

Elle déposa, devant chacun de nous, une part de tarte recouverte de crème fouettée. Puis elle donna un verre de lait à Laura et à Jimmy, et posa deux tasses, une face à moi et la seconde face à Laura.

« Je reviens tout de suite avec le café », dit-elle en s'éloignant.

Laura considéra son verre de lait et sa tasse vide.

« Je crois que je n'ai pas dû être claire quand j'ai dit ce que je voulais boire. »

Jimmy éclata de rire. Il avait déjà la bouche pleine de tarte et sa lèvre inférieure portait des traces de crème. Tenant sa fourchette à pleine main, le garçon semblait prêt à enfourner autant de douceurs qu'il le pouvait.

La serveuse revint avec la cafetière et un petit pot à lait en métal. Laura eut un pétillement malicieux dans le regard. Elle et moi savions que ce pot de lait était superflu. Mais elle n'en fit pas la remarque et attendit le départ de la serveuse pour lâcher un petit rire.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jimmy.

— Rien, Jimmy, répondit Laura en secouant la tête. C'est juste que ça été une bonne journée.

— Ça fait plaisir que ça arrive à certains, marmonna-t-il, la bouche pleine de tarte.

— Ta journée ne s'est pas bien passée ? demanda Laura alors que son sourire s'évanouissait.

— Non, non, répondit le gamin en écartant sa chaise de la table. J'peux y aller maintenant ? »

Il ne restait plus que la croûte de sa part de tarte, joliment repliée et encore couverte de crème fouettée. Jimmy ne mangeait jamais la croûte, il préférait le centre.

« Vas-y. »

Il se rua vers le flipper, comme s'il redoutait que quelqu'un d'autre s'en empare avant lui. Mais, en ce vendredi après-midi, les étudiants semblaient surtout accaparés par leurs lectures et Jimmy n'aurait pas de concurrent.

« Il va bien en ce moment ? demanda Laura.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce qu'il a gardé son manteau. »

C'était la vérité. Et Jimmy n'en avait même pas ouvert la fermeture éclair, ce qui ajoutait au mystère. À l'évidence, il cachait quelque chose sous son manteau, quelque chose dont je m'occuperais ultérieurement.

« Alors, quoi de neuf ? » demandai-je.

Son sourire me sembla illuminer la salle tout entière.

« On a gagné ! » lâcha-t-elle.

Je me laissai aller à sourire, sachant l'importance de cette affaire à ses yeux, bien que je n'en connusse pas les détails.

« Toutes mes félicitations, lui dis-je.

— Tu sais, Smokey, ça change la donne. C'est pour ça que je tenais à te voir. Je voulais aussi qu'on fête ça ensemble. »

Mon sourire s'adoucit et devint bien réel. Qu'elle ait pensé à nous me réjouissait.

« À part le fait que tu vas être bien plus occupée, lui dis-je, je ne vois pas en quoi les choses vont changer. »

Ce procès m'avait surpris. À l'origine, Laura et moi avions fait connaissance quand elle cherchait à élucider certains mystères liés à la succession de ses parents. Sa mère, décédée un an plus tôt, lui avait légué les parts de la majorité de blocage de la société du père, la Sturdy Investments.

Cependant, Laura était dans l'impossibilité de faire valoir cette majorité. Son père avait donné procuration à une équipe de dirigeants triés sur le volet, qui devaient poursuivre son action.

Cela faisait huit ans que les choses ronronnaient ainsi. Au début, fort légitimement, Laura avait demandé à retrouver l'usage de son droit de blocage, mais les dirigeants s'y étaient opposés. Leur argument tenait en peu de mots : le père avait légué une fortune qui mettait sa fille à l'abri du besoin, cette fille n'avait nullement à jouer les empêcheuses de tourner en rond.

Ils oubliaient une chose : Laura n'était pas que jolie. À l'université de Chicago, elle avait aussi obtenu une licence d'économie, dans l'unique but de prouver à son père sa capacité à pouvoir travailler dans sa société, mais monsieur Hathaway, à l'instar de l'équipe dirigeante d'aujourd'hui, pensait que sa fille devait se consacrer à l'oisiveté.

Cependant, Laura n'était pas faite pour ce genre de vie. L'an passé, elle avait mis le nez dans les affaires de sa défunte mère et notre enquête sur celles de son père avait généré au moins autant de questions qu'apporté de réponses. Je savais que ce n'était plus qu'une question de temps avant que Laura ne porte son attention sur la Sturdy Investments.

Qu'elle veuille se concentrer sur les activités de la Sturdy, après les événements d'août dernier, prenait tout son sens. Face au sentiment de retourner à la case départ, elle s'employait à reprendre le contrôle de sa propre vie, une vie que d'autres avaient sans cesse orientée depuis sa naissance.

Laura n'avait pas répondu à mon commentaire. Elle s'était contentée de manger sa part de tarte, avec des gestes délicats qui avaient la même finalité que ceux de Jimmy, à savoir s'empiffrer et ne pas profiter de l'instant.

« Laura ? demandai-je. J'ai manqué un truc ou quoi ? »

Elle repoussa son assiette et prit sa tasse de café au creux de ses mains manucurées.

« Tu te souviens de ce jour où tu es venu nous retrouver au bureau, Jimmy et moi, l'été dernier ? Où j'étais plongée dans des dossiers ?

— Oui, très bien », répondis-je, bien que cela faisait des lustres que je n'avais plus repensé à ce moment-là.

Je me souvins que Laura, sans raison véritable, était à prendre avec des pincettes, ce qui m'avait paru très anecdotique en cette période de chaos généralisé¹.

« Je me suis aperçue qu'il y avait des tas de domaines dans les activités de mon père auxquels je ne comprenais rien, en raison de la diversité même de ces activités », fit-elle en s'appuyant à son dossier, la tasse à la main.

Je hochai la tête et commençai enfin à manger mon gâteau. J'en avais déjà bien moins envie que lorsque nous étions entrés, mais j'eus l'impression que je devais faire quelque chose.

« J'ai fait une découverte, dit Laura. Mon père possédait beaucoup de biens fonciers dans la Black Belt.

— Je m'en suis douté quand tu as donné un coup de main à Franklin pour trouver un logement. »

Son sourire devint amer.

« Tu sais ce dont je me suis aperçue à ce moment-là ? Figure-toi que les dirigeants de la société ne voulaient pas louer à Franklin sous prétexte que la maison était

1. Voir, du même auteur, dans la même collection : *À couper au couteau*.

trop près de Hyde Park et qu'ils auraient souhaité, je les cite, "quelqu'un d'une classe sociale plus élevée". J'ai dû me bagarrer et me porter garante du paiement du loyer si quelque chose arrivait. C'est à cette seule condition qu'ils ont accepté de lui louer la maison. »

Je m'étais longtemps interrogé. Comment avait-elle fait pour trouver un logement assez grand pour la famille Grimshaw, et qui plus est, avec un loyer abordable ? Je m'étais dit qu'elle avait dû tirer quelques ficelles, faire jouer quelques relations, mais sans savoir lesquelles précisément.

« Ce jour-là, reprit-elle, j'ai trouvé des documents en rapport avec notre foncier. »

J'attendis la suite. Elle reposa sa tasse de café et me regarda. Toute joie avait quitté son visage.

« Je me suis rendu compte que nous possédions beaucoup de logements dans les quartiers noirs et qu'il existait des tonnes de documents les concernant. Des plaintes, des courriers, des demandes émanant des gérants d'immeubles – quand il y en a – pour qu'on répare ceci ou cela. Il y avait aussi des listes d'inspecteurs en bâtiment. Il m'a fallu un sacré bout de temps pour comprendre tout cela, mais j'y suis enfin arrivée. La Sturdy Investments, à travers ses nombreuses sociétés satellites, est un des plus gros marchands de sommeil de tout Chicago. »

Elle soutint mon regard, comme si elle me défiait afin que je réagisse. Mais j'étais loin d'être aussi choqué qu'elle.

« Laura, lui dis-je, si ton père possédait des biens dans la Black Belt, ça va de soi qu'il était marchand de sommeil. La plupart des propriétaires de foncier le sont.

— Ça n'a pas l'air de te révolter ? dit-elle.

— C'est la réalité des choses, rien de plus.

— Eh bien moi, ça m'a choquée, fit-elle en se penchant vers moi. L'argent grâce auquel j'ai grandi provient de l'exploitation de la misère.

— Partiellement, en effet. »

Son père avait fait ses armes comme demi-sel avant de devenir un des plus importants hommes d'affaires de Chicago, aux multiples activités. Au début, la plupart d'entre elles, sinon toutes, étaient illégales – marchand de sommeil n'étant que l'une d'entre elles, mais il en existait beaucoup d'autres.

« Le reste du foncier de la société, c'est quoi ? demandai-je.

— Je n'en sais rien. Ça fait un moment que je pose la question, et on refuse de me répondre. Ce que je veux dire, c'est que j'ai mis le nez dans les dossiers les plus en vue, comme les contrats de construction, les autres sociétés foncières, etc. Mais la Sturdy est une nébuleuse avec de nombreuses activités annexes. Sans parler des holdings, des sociétés écrans et d'une foule de choses dont on ne peut retrouver la trace. Enfin... dont on ne pouvait...

— Parce qu'à présent tu peux ? »

Elle hocha la tête.

« Je m'en suis ouverte à Drew... »

Je ressentis un pincement au cœur. Elle en avait parlé à quelqu'un d'autre bien longtemps avant de m'en informer.

« Et il m'a dit que, si, en tant qu'actionnaire majoritaire, je tentais quoi que ce soit, je deviendrais vulnérable. Il dit que je ne peux pas faire le ménage dans la société, qu'ils seraient capables de m'exclure pour mauvaise gestion des avoirs. Pire : qu'ils pourraient me traîner en justice. En un mot : je marche sur des œufs.

— Et tu as un plan de progression ? demandai-je, ignorant encore si je voulais qu'elle me réponde par oui ou par non.

— Je dois d'abord affronter la première réunion du conseil d'administration. Je dois me débarrasser de l'équipe en place, faire valoir mes droits, et surtout, prendre la direction de la Sturdy. Après, j'apprendrai à gérer la société. »

J'en laissai tomber ma fourchette. Pendant que Laura parlait, j'avais cessé de manger, l'estomac noué, sans trop savoir pourquoi.

« Ton but, c'est quoi ? demandai-je.

— À long terme ? »

Je fis oui de la tête.

« La restructuration de la Sturdy, dit-elle. Je veux la sortir du business de l'arnaque permanente et la faire entrer dans un créneau où elle servira les intérêts de la ville, c'est-à-dire les intérêts de tous. »

Laura paraissait sincère. Sincère et innocente. Sa peau blanche reflétait la pâle lumière qui forçait les fenêtres. J'avais déjà vu cette fraîcheur, cette expression rayonnante d'espoir, sur les visages des étudiants de l'Été de la Liberté¹, qui avaient envahi le Vieux Sud quatre ans et demi plus tôt.

« Laura, ça...

— Je sais, dit-elle en agitant la main, ça ne va pas être une partie de plaisir.

— En fait, ça ne marche pas comme ça.

— Mais si, répondit-elle. Ça va prendre du temps, je m'en rends bien compte. Tu m'as demandé quels étaient mes projets à long terme, pas à court terme.

— Ce que je veux dire, c'est que diriger une société de cette taille ne s'improvise pas. »

Son expression se figea.

« Tu ne m'en crois pas capable, c'est ça ? »

En temps normal, quand elle posait ce genre de question, il y avait de la froideur dans sa voix. Elle prenait un ton hautain, celui que prennent les filles pleines aux as qui habitent le quartier de Gold Coast en s'adressant à quelqu'un d'inférieur. Mais là, je saisis autre chose dans sa voix : de la détermination, de la colère et une pointe de gêne.

1. Référence à juin 1964, quand 1 000 étudiants envahirent le Mississippi pour aider les Noirs à s'inscrire sur les listes électorales. La répression fut musclée. En août de la même année, on dénombra 4 morts, 80 blessés, 67 églises, maisons et entreprises brûlées.

« Je n'ai pas dit ça, répliquai-je.

— Tu me crois trop naïve.

— Je n'ai pas dit ça non plus, Laura. »

Mais elle avait raison, je l'avais pensé.

« Drew partage ta vision des choses. Il dit que mes intentions sont très louables, mais que je ne vais pas tarder à apprendre comment fonctionne le monde des affaires. »

Je ne l'aurais pas personnellement dit comme ça, mais mon sentiment rejoignait celui de Drew. Des idéalistes qui se mettaient dans des situations qu'ils ne maîtrisaient pas, j'en avais déjà vu à l'œuvre. L'envie de Laura d'être utile partait d'un bon sentiment, mais je doutais fort que sa passion puisse l'aider à mener son combat à terme, tant sur les plans personnel que professionnel.

Ses sourcils épilés s'arquèrent et elle demanda :

« Tu partages l'avis de Drew, n'est-ce pas ?

— Tu n'as jamais dirigé une société auparavant, lui dis-je.

— Toi non plus. »

J'ignorai sa réplique et dis :

« Laura, tu sais que tu vas droit au-devant des emmerdements ?

— Je sais. »

Je levai la main. C'était à mon tour de la faire taire.

« Permets-moi d'en douter. »

Elle pinça les lèvres, mais n'ajouta rien.

« Ton père t'a montré qu'il ne croyait pas que ta mère ou toi étiez capables de diriger la société de la façon dont il l'avait structurée. Il...

— Tout simplement parce qu'il...

— Laisse-moi finir », dis-je d'un ton volontairement rassurant.

Je cherchai Jimmy du regard. Penché au-dessus du billard électrique, il cramponnait si fort la machine qu'on aurait juré qu'il luttait avec un monstre.

Laura ne me lâchait pas des yeux. Je pris une profonde respiration.

« Tu sais, Laura, ton intelligence ou ton diplôme, ils s'en moquent. Pour eux, tu n'es qu'une femme, une femme dont le père ne la croyait pas capable de diriger ses affaires. »

Le rouge lui monta aux joues.

« Tu penses donc que je devrais renoncer.

— Je pense que tu devrais prendre la mesure de ce à quoi tu t'attaques.

— Je le sais. »

Sa voix, à présent, s'était faite aussi grave que la mienne et ses yeux reflétaient la colère.

« Tu crois que je n'ai pas réfléchi au problème que constitue le fait d'être la seule femme du conseil d'administration ? Pour l'instant, vu de leur fenêtre, les actionnaires pensent que tout est correctement géré. Je vais renverser la vapeur, et pas dans le but d'améliorer les profits... quoique, à long terme, c'est ce que je ferai.

— C'est un argument complètement différent, dis-je en repoussant mon assiette sur le côté avant de croiser les doigts. Tu ne vas jamais y arriver. Ils t'auront à peine vue qu'ils t'auront déjà contrainte à la démission.

— Et tu crois que c'est pour ça que je devrais renoncer ? dit-elle en me fixant du regard.

— Ça ne va pas être du gâteau, Laura. Tu pourras difficilement atteindre tes objectifs. Sache qu'ils vont t'attaquer personnellement. Ça va être saignant.

— Je sais tout ça, dit-elle en hochant la tête.

— Je me le demande... »

Elle pinça les lèvres et se laissa aller dans sa chaise.

« Je crois que c'est au cours de sa dernière année, avant qu'il ne meure, que le révérend King a dit que la pauvreté était le plus grand fléau que l'Amérique connaissait aujourd'hui, et qu'éliminer la pauvreté contribuerait à éradiquer les injustices liées au racisme. »

J'ai toujours eu en horreur ces gens qui citent Martin Luther King en plein milieu de leur démonstration.

« Parce que tu crois que tu vas éradiquer la pauvreté en prenant le contrôle de la Sturdy Investments ?

— Le révérend Jackson a dit que les gens devaient se bouger au sein de leur propre communauté, la blanche comme la noire. »

Et voilà le Noël noir revenu sur le tapis ! Je jetai un œil en direction de Jimmy. Il se bagarrait toujours avec le flipper.

« Je me retrouve dans une position où je peux faire bouger les choses, dit Laura. Je peux réellement faire bouger les choses dans la vie de certaines personnes.

— À court terme, lui dis-je, tu resteras encore une loueuse de taudis.

— À très court terme, reprit-elle en hochant la tête.

— C'est un peu plus compliqué que tu ne crois, de changer le cours des choses. Ce n'est pas parce que tu tiendras les rênes du conseil d'administration et que tu seras l'actionnaire majoritaire que tu pourras modifier la culture de l'entreprise, une culture qui a poussé sur le terreau de l'arnaque et de la corruption dans une ville qui, en une génération, a fleuri sur la magouille et la corruption.

— Alors je ne devrais rien faire, c'est ça que tu es en train de me dire ? fit-elle, les bras croisés.

— Attends-toi à prendre des coups, Laura.

— Je sais. Mais je ne vois pas en quoi cela pourrait me faire renoncer.

— Ça pourrait aussi devenir dangereux.

— Donc, pour toi, je devrais m'en foutre, c'est ça ? » dit-elle en plissant les yeux.

Ses paroles me firent l'effet d'une giflette.

« Je n'ai pas dit ça.

— Non, mais tu l'induis.

— Tu l'entends comme tu as envie de l'entendre. »

Entre nous, le ton avait monté et on commençait à nous jeter des regards en coin.

« Mais alors, Smokey, qu'essaies-tu de me dire ? Tu me demandes de courber l'échine, c'est ça ? De passer mon chemin, de me laver les mains du problème et de refiler le bébé à quelqu'un d'autre ? Mais je ne suis pas ainsi. »

D'entendre mon vrai nom en public me mit mal à l'aise. Je fis un petit geste de la main pour lui intimer de baisser d'un ton.

« Laura, tu as grandi avec une cuiller d'argent dans la bouche.

— Peut-être, mais ces derniers mois je me suis rendu compte que toute ma vie n'avait été qu'un mensonge. Je dois agir avec tout ce que j'ai appris. Pour faire bouger les choses. »

Elle se pencha vers moi de sorte que j'étais seul à présent à pouvoir l'entendre.

« En août, ajouta-t-elle, j'ai failli mourir et je me suis rendu compte que j'avais foiré toutes mes chances de faire bouger les choses. Toutes les nuits, dans cet appart... »

Elle s'arrêta d'elle-même. Quand il apparut qu'elle n'allait pas poursuivre, je fis :

« Que se passe-t-il donc toutes les nuits dans cet appart ? Dis-moi. »

Elle fit non de la tête.

« Laura, dis-moi. »

Elle déglutit avec difficulté et son regard devint lointain.

« Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Je fais les cent pas en me demandant ce qui serait arrivé si j'étais morte. À qui aurais-je manqué ? Qui se serait aperçu de ma disparition, et...

— Moi, répondis-je. Tu m'aurais manqué. »

Elle me regarda avec cette même candeur que je lui avais connue à Memphis, la fameuse nuit où nous nous étions abandonnés l'un à l'autre. Depuis, je n'avais revu cette naïveté qu'en de très rares occasions, notamment à Chicago, quand Laura m'avait demandé si nous allions essayer de raviver nos sentiments communs.

Il m'arrivait d'en avoir envie, quels qu'en soient les obstacles. Et c'était peut-être pour cela que je lui tenais tête en ce moment, parce que je savais que sa décision de prendre en main les destinées de la Sturdy élargirait le fossé entre nous deux.

« Smokey, dit-elle.

— À Jimmy aussi, tu aurais manqué », fis-je en me laissant aller contre mon dossier.

Les mots mirent de la distance entre nous, tout comme je m'y attendais. Elle avala sa salive, hocha la tête et détourna les yeux.

« Et moi qui allais te demander un coup de main, dit-elle. Mais comme tu ne crois pas en moi, à quoi bon ?

— Demande toujours », répondis-je.

Elle me regarda à nouveau, mais la candeur s'était envolée.

Elle hocha légèrement la tête.

« J'ai pris ma décision et...

— Demande toujours.

— D'accord. »

Elle but une lampée de café comme pour se redonner du courage.

« Je me demandais si, après le conseil d'administration, tu ne pourrais pas devenir mon... espion. Je ne trouve pas de mot plus approprié. J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour inspecter les immeubles que nous possédons et me faire un état des lieux sans complaisance.

— Parmi tes employés, tu trouveras bien quelqu'un pour faire ça, répondis-je.

— Quelqu'un qui me dira que tout va bien. Je sais combien c'est facile d'acheter le silence d'un inspecteur en bâtiment. Non, j'ai besoin de quelqu'un qui me fournira des données fiables avant que je ne décide d'opérer des changements dans le quartier. Tu serais payé par moi, pas par la Sturdy.

— Je ne veux pas de ton argent, Laura.

— C'est un vrai boulot, Smokey. Et je te rémunérerais parce que je te demanderais beaucoup. Tu ne ferais pas ça pour moi ?

— Je suis sûr que tu pourrais trouver quelqu'un d'autre.

— Oui, mais, je te le répète, pas quelqu'un de confiance. »

Pour limiter l'empreinte environnementale de leurs livres,
les éditions de l'Aube font le choix de papiers
issus de forêts durablement gérées et de sources contrôlées.

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

a été achevé d'imprimer en août 2018
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Dépôt légal : septembre 2018
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com